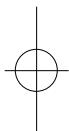


Dominique Boullier

Note pour le débat:

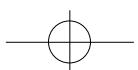
La posture queer est une nécessité, un relativisme et une impasse politique

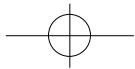
Le débat suscité par ce numéro au sein du comité de rédaction fut si intense qu'il est nécessaire de préciser la place des points de vue queer qui finissent par s'imposer dans le débat d'idées. Ce que contesteraient aisément les auteur(e)s de ce courant, qui manifestent au contraire contre l'establishment gay. Voilà déjà engagé le type même de polémique sans fin dont nous voudrions sortir pour proposer un cadre politique.



Le queer est une nécessité.

Les travaux des auteur(e)s queer et l'article d'Éric Macé renouvellent de façon utile la question du féminisme. La critique du patriarcat par le féminisme égalitariste classique a conduit à réaffirmer une notion de genre qui peut enfermer dans des rôles, des asymétries et qui est elle-même construite. Lorsque Beauvoir utilise le « genre », c'est d'une façon critique contre les naturalismes du « sexe ». Sa critique du genre comme construction sociale doit aider à décoller des identités assignées pour ouvrir des espaces de choix. Or, très vite, théoriquement et politiquement, on l'exploite pour faire du néo-féminisme ou revenir à une forme de naturalisation du genre. Il est donc important de reprendre





sans cesse ce travail pour indiquer qu'il doit y avoir débat, que les inégalités se reforment toujours, en se servant du « genre » comme elles ont pu utiliser le « sexe ». C'est en cela que le constructivisme radical du queer est important car il relance l'incertitude, il empêche de fonder les catégories de sexe ou de genre sur de supposées natures scientifiquement justifiées. Lorsque l'on suit avec M.-H. Bourcier les débats internes de ce mouvement, on se rend compte que cette posture antinaturalisation n'a pas de fin. Les débats font rage entre ceux qui considèrent que certaines composantes du mouvement queer dérivent elles-mêmes vers des définitions naturelles : par exemple daddies, queens, s/he, trans, transman, tranny, ftm, mtf, ne cessent de se différencier mais aussi de critiquer les autres pour leur enfermement dans des statuts naturalisés. On trouve toujours plus critique que soi et plus antinaturalisation que soi.

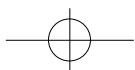
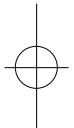
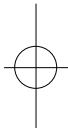
Le queer est un relativisme.

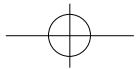
Le refus de toute assignation de places et de toute domination à travers des catégories qui sont socialement imposées conduit ainsi à une fuite en avant constante. Deux critères typiques de la tradition émancipatrice se retrouvent ici comme dans l'article d'Éric Macé.

Il faut en permanence pouvoir garder ouvert l'espace des choix pour réaffirmer sa liberté, son autodétermination.

Il faut en permanence critiquer toute relation qui serait fondée sur des assignations de place qui sont toujours hiérarchisées et donc inégalitaires. Thèmes classiques de la liberté et de l'égalité. Dans les deux cas, le queer possède une vertu critique qui le tire pourtant vers un relativisme général et même inconséquent.

L'exigence de liberté de choix contre les assignations est avant tout une négation de tout héritage, dont celui des corps ! La redéfinition de son identité comme fiction indépendante des déterminations corporelles aboutit à un détachement extrême vis-à-vis du corps. Or, ce qui suit très rapidement, pour pouvoir garder cette liberté, c'est l'appel à la technologie pour récupérer de la maîtrise sur ses propriétés biologiques : transsexualisme d'abord, puis machine à procréer ensuite, clonage ou identité cyborg même, sont des avatars inévitables de ce refus d'assumer le corps hérité. On sait pourtant quelle captivité génère le recours à la technologie (Illich) et les graves conséquences, largement critiquées par l'écologie, de ce fantasme de maîtrise. Tout le mouvement queer ne s'oriente pas nettement dans ce sens cependant mais dès lors que l'impératif de détachement vis-à-vis des corps hérités est aussi fort, seule la technologie devient une porte de sortie (ce qui explique aussi



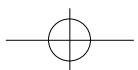


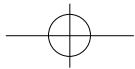
la fascination pour ces techniques dans toute la littérature queer). Il est alors aisément de ramener l'exigence de choix de l'identité sexuelle à celle de tout autre goût (musique), ou de tout autre artifice physique (coiffure). Rien ne différencierait le sexe de ces marques d'identité tout aussi précaires et arbitraires. On le voit, rien ne s'oppose dès lors à l'ouverture du marché des identités sexuelles, ce qui est effectivement en germe dans le travail incessant de remodelage des corps pour se conformer aux jeux d'images entre genres.

Plus difficile encore, la notion juridique de « l'indisponibilité de l'état civil » (on ne peut disposer à volonté de son état civil) est remise en cause¹. Le relativisme intellectuel ou militant queer doit s'attaquer à ce point limite fixé par les institutions : nul n'est libre de définir ces identités qui lui sont attribuées, certes sur le mode « performatif » comme il est souvent montré, et cette démonstration suffit parfois à indiquer qu'on peut donc s'en libérer aisément. Or, au-delà du transsexualisme et de ses enjeux juridiques, on touche ici à tous les autres montages de la parenté et de la filiation : ira-t-on jusqu'à dire qu'il faudrait pouvoir choisir ses parents ? Ce qui dans une perspective cyborg ne semble guère poser de problèmes mais qui peut conduire à inverser totalement les principes de la reproduction sociale et symbolique. Or, on ne manipule pas ces enjeux sans risque : c'est pourquoi tout le droit est aussi long à évoluer. Nous sommes des « organismes juridiquement modifiés » précisément mais ces modifications doivent se faire selon un principe de précaution, qu'on semble vite oublier dès lors que l'on sort du champ habituel de l'éologie. Ce que les rivalités des désignations dans les milieux queer comme les procédures juridiques complexes pour les transsexuels montrent, c'est que la liberté du choix ne peut en aucun cas constituer un guide politique et juridique pour l'action. Car l'incertitude doit être avant tout rappelée en matière de liberté. Le mouvement queer est prêt à réintroduire l'incertitude des sexes et des genres mais il n'y aurait en revanche aucune incertitude sur la capacité des êtres à agir librement, à dire et à savoir ce qu'ils veulent vraiment, etc. Or, nous ne savons, ni pour nous-mêmes, ni encore moins pour les autres, ce qu'est un acte libre, tout au moins pas avant d'en avoir délibéré longuement et avec toutes les précautions nécessaires. Mais cette prétention à la transparence de la liberté n'est pas si rare qu'on le pense, c'est en fait la prétention relativiste contemporaine dominante, celle-là même que le « nouvel esprit du capitalisme »² diffuse par ailleurs, contre les restes de tradition présents dans le modernisme.

1 Lire les travaux de Denis Salas et notamment : *Sujet de chair, sujet de droit : la justice face au transsexualisme*, Paris, PUF, 1994.

2 Boltanski et Chiapello, Gallimard, 1999.



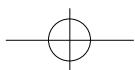
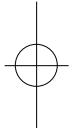


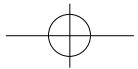
De même, pour l'impératif d'égalité, les critiques queer sont si exigeantes que toute affirmation d'un statut, d'un rôle ou d'une identité, finit par être en elle-même porteuse de domination (se retrouver dominé ou dominant). Toute catégorisation sociale est de fait hiérarchisation sociale. Ce qui constituerait un bon programme critique à condition de ne pas garder en arrière-fond la certitude que l'on peut trouver des rapports « vraiment » égaux et que toute la critique doit s'appuyer sur ce repère. Oui, catégorisation et domination sont dans le même bateau. Mais de même qu'on ne peut pas ne pas catégoriser, on ne peut en rien se débarrasser de la domination (ou de l'asymétrie). Toute la question politique est de savoir comment ces dominations peuvent être révisées et non maintenues indéfiniment. Non pas pour espérer annuler le processus mais pour le relancer historiquement et pour lui donner « du jeu ».

C'est en cela que la critique queer de l'establishment gay est bienvenue, montrant comment le modernisme peut finalement remettre en cause son appui sur la cellule familiale traditionnelle à condition de lui retrouver de nouvelles bases somme toute voisines. Cependant, lorsque cette critique prétend sortir de toutes les catégorisations sociales pour s'affranchir de tout rapport de domination, elle devient vite invivable. Car toute relation interpersonnelle, aussi bien que collective, suppose des révisions d'asymétrie, sous des formes variées mais qui suppose une forme d'acceptation de ces asymétries provisoires. La prise en charge des uns par les autres se glisse dans tous les instants de la vie quotidienne et elle peut toujours être critiquée comme domination, comme abus de pouvoir. C'est un principe de guerre permanente qui émerge alors, ce qui a été précisément déjà reproché aux féministes modernes. Les conflits permanents entre groupes, sous-groupes et sous-sous-groupes du mouvement queer en sont en fait un écho. Là encore, nul ne sait a priori où se loge, où débute la domination: c'est seulement lorsqu'il n'existe pas de révision, que la domination se stabilise et, de plus, est critiquée par les acteurs eux-mêmes qu'il y a place pour la critique.

Le queer est une impasse politique.

Nous touchons ainsi à un dernier point clé de cette argumentation, comme on peut le voir dans le texte d'Éric Macé. Comment les acteurs peuvent-ils encore entretenir tant de respect pour des statuts qui créent domination et assignation ? Comment les esclaves peuvent-ils aimer leurs chaînes, aurions nous dit à une autre époque ? On peut espérer que les acteurs pourront s'en tirer par un savoir, comme le pense E. Macé: « Cela ne veut pas dire que les individus perdent tout repère identitaire, mais ils savent, comme pour toute autre dimension identi-

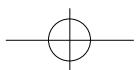
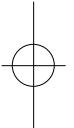
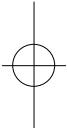


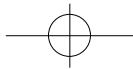


taire (ethnique, religieuse, politique, etc.), que le « genre » est un construit qu’ils peuvent modifier, reconfigurer, transgresser ». Ce savoir est un modèle de modernisme, de révélation libératrice face aux croyances de ceux qui sont fixés à leurs identités sexuelles assignées. Le problème, c’est que certains sont heureux d’être fixés à ces places, et ne perçoivent en rien en quoi ils contribuent à la reproduction de leur propre domination. C’est dire que la question du savoir n’est pas aussi simple que dans le modèle des Lumières ou dans le modèle critique contemporain des sciences sociales, modèle du dévoilement. Avant, les êtres ordinaires (aliénés) croyaient être hommes et femmes, les nouveaux êtres « savent » qu’ils sont des fictions d’hommes et de femmes. Alors pourquoi l’un serait-il « croyance aliénée » et l’autre « connaissance libérée » ? Comme le montre la critique constante des queers entre eux, on risque toujours d’être désigné par d’autres comme aliéné, comme captif de ses croyances. On ne peut sortir de son histoire par une supposée connaissance, mais on l’assume par un savoir paradoxal du genre « Je sais bien mais quand même ! »³.

C’est alors que l’on peut tenir les deux bouts de la chaîne et sortir d’un constructivisme naïf: non seulement ces catégories sociales sont construites socialement mais les acteurs le savent et les vivent pourtant comme naturelles ! Rien n’empêche de savoir le caractère arbitraire de son statut sexuel et pourtant d’y être pris, d’admettre cet héritage, et de le considérer comme faisant partie naturellement de soi. Tout dépend des moments et des situations de discussion et de mise en scène, pourrait-on dire. Naturaliser les catégories sociales, c’est la condition même pour pouvoir construire un monde commun, provisoire mais au moins orienté. Le relativisme queer, comme tous les relativismes, ne peut donner de perspective politique (à la différence du modernisme ou de la tradition). Il s’interdit d’orienter, d’admettre l’arrêt provisoire du questionnement critique nécessaire pour « faire comme si » les relations étaient durablement organisées par des indépassables, par des indiscutables. Toute politique vit de ces alternances entre moments de remise en cause des évidences et moments de fermeture ou d’arrêt de la controverse. À ce moment, les positions sociales semblent « naturelles », car il est plus économique de vivre avec ces supposées évidences. Heureusement, la remise en cause repart plus tard dans une dynamique historique permanente. Mais comment construire un monde commun sans ces arrêts provisoires qui permettent notamment la mobilisation collective pour des objectifs

³ Octave Mannoni, *Clés pour l’Imaginaire ou l’Autre Scène*, Paris, Seuil, 1969, et *Un savoir qui ne sait pas*, Paris, Denoël, 1985.



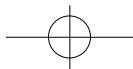
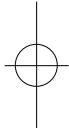
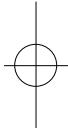


donnés (et donc provisoirement fermés et non interrogés) ? C'est aussi ce qu'on appelle la normativité et on ne peut espérer en faire table rase, même si l'on se donne les espaces et les temps pour la critiquer (ce qui n'est pas simple, comme on le voit).

C'est pourquoi le mouvement queer, fondé sur une extension infinie de la posture critique, ne peut déboucher que sur des attaques contre tout groupe institué (au sein même du mouvement queer d'ailleurs), sur un émettement individuel et sur une autocritique permanente, chacun devant se garder à tout prix de se retrouver enfermé dans une catégorie quelconque. Ce qui demande une vigilance de tous les instants et rend en fait la vie impossible, dans une errance sans fin hors de toute détermination. Ceux qui refusent de croire, comme les non-dupes, finissent par se perdre dans la fiction de leur critique radicale des fictions sociales. On conçoit qu'un projet politique ne puisse guère émerger de ces principes. L'enfermement individualiste serait ainsi une autre fiction réactivée par le mouvement queer, rendant impossible toute construction d'un monde commun, tout compromis.

On peut alors tirer quelques conclusions sommaires pour résumer ce débat:

- 1- Toute recherche d'un fondement scientifique à une politique sexuelle serait non seulement vouée à l'échec mais dangereuse, ce que le mouvement queer a bien critiqué.
- 2- Tout dévoileur est le premier à risquer de se faire dévoiler par plus dévoileur que lui (ce qui se démontre dans les débats queer).
- 3- Nous travaillons tous dans l'ordre des croyances mais avec sérieux, et elles sont à la fois non hiérarchisables a priori et en même temps pratiquement indiscutables (car elles nous constituent, même quand elles s'appellent sciences humaines).
- 4- Toute position sociale est à la fois héritée et ancrée dans le corps, donc naturalisée (ce que dit Bourdieu) et l'on ne peut y échapper.
- 5- En même temps, un espace politique doit être ouvert pour l'exploration des nouvelles formes familiales, sexuelles, à condition d'admettre la réinvention des traditions et non la table rase.
- 6- Les rapports de sexe et les rapports de génération ne peuvent pas être traités sur le même plan que les rapports de taille ou de couleur de cheveux, car ils mettent en scène la reproduction sociale qui est proprement impensable. On ne joue pas impunément à s'en détacher.
- 7- La question de la transmission et de la normativité est un enjeu politique central: comment apprendre à vivre avec l'incertitude alors que l'enfant, lui, prend tout ce qu'on lui donne comme repère «naturel» (et si on ne le fait pas, il devient fou) ?



Le tableau des positions décrites peut aussi être présenté sous cette forme (ici de façon très sommaire pour inciter au débat).

